

**HÉNOCH (DIT HENRI)
KRASUCKI (1924-2003),
JUIF, COMMUNISTE,
RÉSISTANT, DÉPORTÉ :
LE MILITANTISME ET LA
COMBATIVITÉ CHEVILLÉS
AU CORPS.**



Né le 2 septembre 1924 à Wolomin (Pologne), mort le 24 janvier 2003 à Paris ; ajusteur ; militant des Jeunesses Communistes et de la Main d'Œuvre Immigrée clandestines ; résistant FTP-MOI à Paris ; déporté ; membre du comité central (1956-1997) et du bureau politique (1964-1994) du PCF ; syndicaliste CGT, secrétaire de l'UD-CGT de la Seine (1953-1960), directeur de La Vie Ouvrière (1960-1980), secrétaire de la CGT (1960-1992), secrétaire général de la CGT (1982-1992).

Né dans la banlieue de Varsovie, Henri Krasucki avait quatre ans, en 1928, quand il quitta la Pologne avec sa mère Léa, pour rejoindre son père Isaac, émigré à Paris depuis 1926, pour des raisons économiques autant que politiques. La sœur cadette d'Henri, Liliane, naquit en 1933.

La famille, de culture yiddish, rompant avec les pratiques religieuses, avait néanmoins conservé quelques usages culturels et développé des affinités avec le milieu immigré juif polonais. Isaac et Léa se marièrent à Paris, en 1929, sans espoir de retour en Pologne. Isaac avait déposé deux dossiers de demande de naturalisation, sans succès. Ils étaient tous deux ouvriers du textile.

Les communistes ayant créé la première organisation spécifiquement juive de Paris « **Kultur Liga** », puis des sociétés d'entraide, groupements de jeunesse, groupements culturels, Henri Krasucki les fréquenta assidûment. Il adhéra aussi au Yiddisher Arbeter Sport Club, le Yask, club ouvrier juif, affilié à la FSGT, également fréquenté par Marcel Rayman. En février 1934, Henri Krasucki participa à ses premières manifestations, puis fut présent aux grands rassemblements du Front Populaire et du mouvement de solidarité avec l'Espagne républicaine. Obligé d'arrêter ses études, pour des raisons financières, Henri décida alors de devenir apprenti-ajusteur métallurgiste.

Le 2 septembre 1939, à la veille de la mobilisation, Henri Krasucki adhéra aux Jeunesses communistes. Son père établit le contact avec la section juive de la Jeunesse Communiste-MOI. Peu connus de la police, leurs adhérents furent moins exposés par la dissolution des organisations communistes, 26 septembre 1939, sachant que les communistes juifs polonais de l'entourage des Krasucki approuvaient le Pacte germano-soviétique tout en maintenant leur anti-hitlérisme.

Avec l'arrivée des Allemands, les Krasucki, n'ayant aucun refuge, restèrent à Paris, comme beaucoup de juifs étrangers. Dès le mois de septembre-octobre, sous l'impulsion de Louis Grojnowski, la MOI disposait à Paris d'une structure efficace et de relais non négligeables. Il en était de même pour la section juive de la JC-MOI dans laquelle Henri Krasucki se vit confier des responsabilités, participant à l'organisation de la manifestation du 13 août 1941 durant laquelle deux jeunes furent arrêtés puis fusillés : Samuel Tyszelman, « Titi », ainsi qu'Henry Gautherot. Depuis mai 1941, Henri avait fait le choix de la clandestinité avec son père. Devenant résistant à temps plein, Henri s'installa dans une chambre de bonne, rue Stanislas Meunier avec Paula Sliwka, juive polonaise et résistante communiste. En août 1942, Henri Krasucki, prit le pseudonyme d'Henri

Mésenge. Membre du triangle clandestin, Il fut appelé à la direction parisienne des organisations de jeunes de la section juive de la MOI. Il sélectionnait et préparait les jeunes à rejoindre les FTP-MOI. Son supérieur était Adam Rayski, commissaire aux effectifs des FTP-MOI de Paris. Le 20 janvier 1943, son père qui participait à la coordination de la destruction de stocks de vêtements destinés aux soldats allemands du front russe, fut arrêté, puis déporté et assassiné à Auschwitz, le 9 février 1943.

Les Brigades spéciales lancèrent, à partir de janvier 1943, une vaste opération contre les organisations de la section juive MOI parisienne, vraisemblablement grâce aux renseignements d'une jeune fille qui y était infiltrée. Cette filature aboutit à l'identification de dizaines d'entre eux dont « Bertrand », Henri Krasucki, « Martine », Paulette Sliwka et de Léa Krasucki. Ils furent arrêtés le 23 mars 1943, comme, dans les jours suivants, une soixantaine d'autres jeunes résistants.

Henri Krasucki fut sauvagement battu, torturé, y compris devant sa mère. Cependant du fait même du cloisonnement de l'organisation et du silence des jeunes, la police ne parvint pas à remonter d'autres filières. Les listes de militants trouvées en sa possession ou dans la chambre d'Henri Krasucki n'occasionnèrent pas de nouvelles arrestations.

Mis au secret dans le quartier des condamnés à mort à la prison militaire allemande de Fresnes, Henri sortit le 21 juin 1943 pour être transféré à Drancy, où il retrouva sa compagne, sa mère et plusieurs de ses camarades arrêtés en mars. C'est comme juifs et non comme résistants qu'ils furent déportés par le convoi 55, vers Auschwitz le 23 juin. Le 25 juin, le convoi arriva en fin d'après-midi à Birkenau. Les hommes et les femmes

furent séparés. Henri Krasucki, Samuel Radzinski et Roger Trugnan furent envoyés au travail, comme Léa Krasucki et Paula Sliwka de leur côté. Environ 600 furent gazés immédiatement. Affectés dans un camp annexe d'Auschwitz, la mine de Jawischowitz, ils cherchèrent immédiatement le contact avec d'éventuels résistants. Henri devint le responsable du petit groupe de Français dans le Comité international, l'organisation collective de solidarité et de résistance du camp. Il côtoya des militants antifascistes, des communistes.

Le 18 janvier 1945, à l'approche des troupes soviétiques, le camp fut évacué. Après une marche de plusieurs jours et un transport par train, les survivants entrèrent au camp de Buchenwald. Henri Krasucki fut incorporé dans l'organisation française de la résistance et membre de l'organisation militaire, responsable d'un groupe du parti et de jeunes. Le 11 avril 1945, il participa au dispositif de lutte des déportés pour libérer le camp.

Le 28 avril 1945, Henri Krasucki était de retour à Paris, à temps pour participer à la manifestation du 1er mai. Du convoi 55, comprenant 1 018 déportés, il restait soixante-douze ou quatre-vingt-six survivants. Parmi eux, sa mère, son amie, Samuel Radzinski et Roger Trugnan. Après avoir écarté l'idée de se faire justice lui-même, il déposa plainte contre sa dénonciatrice Lucienne Goldfarb et « douze tortionnaires policiers » le 16 mai 1945. Celle-ci resta sans effet.

Le parcours exemplaire d'Henri Krasucki est une source d'inspiration pour tous les cégétistes, appelés à combattre le racisme, l'antisémitisme et les idéologies réactionnaires.



Pour aller plus loin :

« Merci à Pierre Krasucki, fils d'Henri Krasucki, pour son témoignage :

En 1961, lors de son divorce, mon père fait appel à sa mère, Léa, âgée de 58 ans, pour nous élever ma soeur et moi. Malgré les épreuves de toute nature (Résistance, Déportation), ma grand-mère était en bonne santé. Elle parlait peu de sa déportation. J'avais bien vu le tatouage sur son avant-bras gauche mais je n'en savais pas plus sur son origine. Les réponses m'ont été fournies par mon père. C'est uniquement au camp de concentration et d'extermination d'Auschwitz que l'on tatouait un numéro sur l'avant-bras gauche des déportés.

En 1972, j'ai 21 ans. Mon père juge important de m'emmener, avec Françoise, ma soeur qui a 15 ans, à Auschwitz. A l'entrée, figuraient des chaussures, valises, cheveux, des objets, pris par les nazis aux déportés, autant de sinistres témoins de ces atrocités. On aperçoit encore les bâtiments « les blocks » où étaient enfermés les déportés. On ne peut pas imaginer, mais est-ce seulement imaginable, que plus d'un million d'hommes, femmes et enfants vieillards, soient passés là pour être assassinés ? Demeurent encore, les chambres à gaz où le Zyklon B était diffusé par des pommeaux de douche. Les fours crématoires sont également visibles.

Mon père qui a vécu 18 mois dans l'enfer de la mine de Jawischowitz tenait à nous montrer le lieu de ses souffrances et nous faire comprendre ce qu'ils, lui, sa famille ses amis et proches avaient subi. Il nous a raconté les moyens de résistance, le ralentissement de la production de charbon, les sabotages, l'organisation clandestine, la tentative d'évasion. J'en ai gardé un souvenir terrible. Cette visite avait pour objectif de nous inciter à être vigilants sur la propagation des idées d'extrême droite. Discret sur cette période, il arrivait à mon père, de témoigner. Invité du Journal Télévisé en 1995, il avait montré le caractère d'Auschwitz.

J'ai aujourd'hui, une activité mémorielle. Je suis membre de diverses Associations de mémoire telles l'Association de Défense des Valeurs de la Résistance (ADVR) fondée par Robert Chambeiron, Vice-Président du CNR, l'Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide (UJRE) créée par le Parti Communiste Français en 1943, l'Association Voves, Rouillé, Chateaubriand, Aincourt.

En 2015, un documentaire (« Une jeunesse parisienne en résistance ») a été réalisé sur la vie de mon père, résistant et déporté. L'évocation de cette période de sa vie, ignorée par le grand public, est constituée de divers témoignages et d'images d'archives sur les combats qu'il a menés avec ses Camarades, ainsi que sur les conditions de la déportation. A chaque projection (dont à Montreuil, au siège de la CGT), je prends part au débat qui s'ensuit.

